

Julien Delille

L'Itinéraire

ou de la sottise humaine, roman
II

Julien Delille

L'Itinéraire – II

Ou de la sottise humaine

© Julien Delille, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1231-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

II^e LIVRE

LA SURVIE

l'Iran

I

Chaque paire d'yeux d'une haie humaine nous dévisageait, chacune attendant ses voyageurs. Nous avançons lentement, dans l'espoir que Mohammad ou quelque dieu Hermès délégué au secours des voyageurs nous identifiât. Je regardais également avec grande attention les petites pancartes que certains s'étaient confectionnées avec le nom du voyageur attendu ou le leur propre, ou encore leur qualité. Mais alors un homme d'environ trente-cinq ans se présenta :

« Vous ne seriez pas Mr Julien et ses enfants ? »

Il s'adressait à moi en anglais. Je souris. Notre trio était ainsi facilement repérable.

« Lui-même et ses enfants. »

Il sourit à son tour et se présenta :

« Je suis le frère de Muhammad, je m'appelle Ali ; il n'a pas pu venir. »

On se donna de chaleureuses accolades et il nous entraîna vers le parking.

Il possédait une Mercedes. Bavard, il conduisait lentement. Mehrâbâd, expliquait-il, était à une dizaine de Km à l'ouest de la Cité. Nous roulions sur la route de Qazvîn et de Tabriz. Ali était lui aussi ingénieur, comme son frère allait le devenir. Il longea un lac artificiel et nous parla du barrage Amir Kabir de Karaj, puis il nous raconta qu'il adorait la natation et qu'il emmènerait les enfants se baigner. Nous fûmes alors pris dans le flot des voitures d'un faubourg. Elles survenaient de tous côtés et déjà les rues grouillaient de ces lève-tôt qui embarrassent toutes les villes du monde.

« Il faut savoir conduire, ici ! »

« Nous avons l'habitude ; plus que l'observation du code, nos politesses nous sauvent. »

Son visage soudain s'illumina et il annonça en français :

« La place Châhyâd ; l'arc royal. »

L'immense monument blanc, aux pieds écartés comme pour mieux s'accrocher, était impressionnant, élégant, bien proportionné. Il était beau. Ali commenta en anglais :

« Cet arc commémore le 2500^e anniversaire de la monarchie qui a été fêté en 1971. »

« Est-ce qu'on peut y monter ? » demandèrent les deux petits.

Je répétais la question en anglais. Ali sourit d'un air entendu :

« Bien sûr ; il y a des ascenseurs ; au sous-sol il y a un musée et, depuis la terrasse, on peut admirer la ville, des bidonvilles du sud au bazar et aux mille ruelles, puis au palais de Golestân, aux quartiers administratifs et enfin aux quartiers résidentiels dans la direction de l'Elbourz, au nord ; nous arrivons par l'ouest. »

Une voiture freina brusquement pour nous laisser passer.

« Vous voyez, il allait vite, mais il a eu le bon réflexe. Et puis nous n'attachons pas beaucoup d'importance aux petites écornures. »

La voiture remontait une grande avenue en douceur, « Khiâban-é-Châh Rézâ », nous souffla notre guide. Puis, en français : « L'université, à gauche. » Il roula un moment puis klaxonna fortement : une voiture minable venant de la droite le laissa tourner sur la gauche, ce qui démontrait que le code de la route n'était pas celui que j'avais appris.

« Khiâban-é-Chirâz. »

Nous devons rouler vers le nord. Assez vite, des villas apparaissaient.

« Quand il vient au pays, notre frère vit avec nos deux sœurs. L'aînée est veuve. Elle est directrice d'école. Elle a quarante et un ans. Notre plus jeune sœur n'est pas mariée. Elle a trente deux ans. Elle ne travaille pas. Si vous voulez vous marier, c'est le moment. »

Nous rîmes quelques secondes de la proposition qui n'était pas absurde.

« Voilà, nous y sommes. »

Dans une rue tranquille, la voiture s'aligna le long d'une villa du quartier Shrara, assez petite parmi ces demeures cossues, et qui cependant, avec son rez-de-chaussée relevé en terrasse et son étage, n'aurait pas manqué de charme si elle avait été totalement isolée. Elle était couronnée par un toit plat, qui n'en affectait pas sa coquetterie car, depuis la rue, on la regardait de très bas, la rangée de maisons ayant été construite à flanc de colline. Ali prit le sac et j'empoignai la valise crocodile. Ayant escaladé quelques marches de travertin blanc, nous nous retrouvions sur la terrasse bordée d'orangers, de lauriers roses et d'eucalyptus. La porte du grand hall était ouverte.

« Guitah...c'est nous ! »

C'est du moins ce que je traduisis.

Une femme se montra aussitôt, souriante. Ce devait être la cadette. Elle avait les cheveux longs et la figure fatiguée, « sans doute de chercher un mari », me dis-je. Nous fûmes assis au salon. Des biscuits et des fruits remplissaient deux corbeilles. Une immense théière attira notre attention. Fumant et sombre pour avoir légèrement bouilli, le thé nous fut bientôt servi dans des tasses de verre clair, que l'on tenait par une anse de métal doré. À vrai dire, c'était davantage des verres que des tasses.

Du bruit sur la terrasse me fit tourner la tête. Essoufflé, Mohammad arrivait avec certainement leur sœur aînée, qui paraissait enjouée. Tout parlait dans son petit personnage. Elle devait être l'âme de la maison et de la famille. Habillée comme sa sœur à la mode occidentale, elle en avait également adopté une coiffure courte, certainement entretenue par une coiffeuse.

« Je suis désolé, nous étions chez notre mère. Elle habite plus loin dans un autre quartier. J'espère qu'Ali vous a trouvés sans difficultés. »

Je le rassurai, il embrassa les enfants, et sa sœur, Shahin, en fit autant. L'hospitalité et la joie d'héberger des enfants se lisaient sur leur visage.

La conversation roula sur les coutumes différentes de deux civilisations, sur le travail qui m'attendait, sur le climat et ses avantages cependant. Sec dans le sud, il ne présentait pas un danger particulier. Shahin disparut assez vite dans sa

cuisine et bientôt Guitah la rejoignit.

Nous bavardions entre hommes des beautés du pays, puis des universités.

Le premier repas fut déjà une démonstration de talents culinaires. Shahin m'expliqua comment elle faisait cuire, d'abord très peu, l'excellent riz de la mer Caspienne, fin et long, l'égouttait et le lavait, puis le déposait sur un lit de carottes coupées en fines rondelles dans un grand faitout. Ensuite elle lui donnait une forme conique. Elle versait délicatement de l'huile d'olive sur la paroi du cône et couvrait le mets précieux d'un torchon qu'un couvercle tenait en place. Le plat continuait alors à cuire à feu très doux. Ceci expliquait la saveur du riz, « son assèchement », mais pas « son dessèchement », ce qui mettait en valeur l'arôme naturel de la céréale. Par ailleurs, étant rissolée aussi bien que les carottes, le résultat était très raffiné.

Le légume fut servi avec du mouton rôti, coupé en dés qui étaient liés par une sauce maison, relevée de plantes aromatiques. Je découvris avec curiosité que sur la table avaient été déposés de jolis légumes ronds de porcelaine, peu profonds, contenant des oignons blancs épluchés, mais crus, et de fines rondelles de concombres en peau. Enfin en haut de l'assiette de chacun, des coupelles d'un yaourt qui paraissait relevé de plantes odoriférantes hachées en menus morceaux et des raviers contenant des radis savamment échancrés et en partie épluchés de telle sorte que leur robe se trouvait finement tissée en un tissu de lin relevé de touches rouges, roses et blanches, avaient été disposés à portée de main de tous les convives. Guitah nous servit le thé, dont le parfum s'exhala délicatement, « il vient aussi des provinces de la mer Caspienne ».

Une grande assiette m'intriguait. Elle était couverte d'une pile de très grandes crêpes ou de ce qui pour mon ignorance semblait en être. Ce plat mystérieux me fut tendu par Mohammad et je m'exclamai :

« Oh ! mais elles sont immenses, il faudrait les couper ! »

« Non, non, ce sont des *nuns*, c'est notre pain. »

Nous nous aperçûmes assez vite que par une habitude argotique ce mot était souvent prononcé selon cette écriture phonétique, et les ressortissants anglais écrivaient alors « noon », plus qu'il ne l'était comme « nân », qui aurait sans doute mieux convenu.

La texture en était sèche et croustillante, gondolée et marquée de points

légèrement brûlés. À certains endroits elle se séparait en deux membranes entourant des bulles creuses. Aucun de nous trois ne résista à la tentation de les goûter sur le champ. Elles étaient succulentes et leur apparente grande digestibilité me faisait comprendre qu'il était possible d'en manger une chacun.

Les oignons circulaient. Mohammad vit mon air gêné, « je vais d'abord vous en donner un quart seulement, à toi et à tes enfants. Je crois que vous les aimerez ». Je n'osai pas lui raconter mon subterfuge à la cantine de l'école quand la cantinière, par égard pour notre famille, me servait ma soupe en y ajoutant le plus gros oignon, visqueux et dégoulinant, qu'elle avait trouvé dans le fond de sa marmite : assis à ma place et quand elle ne regardait plus, je glissais l'horrible chose dans mon mouchoir. Je l'expédierais dans un coin de la cour.

Je regardai comment nos commensaux s'y prenaient. Ils cassaient un bout généreux de leur « nun » et y poussaient de leur fourchette viande et sauce. Riz, tranches de carottes dorées, viande et « nun », rondelle d'oignon habilement coupée tandis qu'ils le maintenaient avec leur fourchette, lichette de yaourt puisée dans sa coupelle, radis entiers et tranches de concombres, qu'ils avaient déposés sur le rebord de leur grande assiette, gorgée de thé foncé se succédaient selon le choix de chacun, disparaissaient, avec une certaine cadence savante, dans les gosiers affamés.

Chacun de nous trois se laissa immédiatement et savamment entraîner dans ce ballet gastronomique. Le yaourt, sur, aigrelet, parfumé de sarriette et d'une touche de romarin, se mariait bien avec l'agneau, tendre et parfaitement imprégné de sa sauce. Les oignons étaient succulents. Je vis que les enfants les aimaient aussi : doux, tendres, presque fondants. Les coutumes occidentales s'étant introduites dans cette maisonnée, nous étions assis autour d'une grande table de salle à manger, rectangulaire et aux pieds vernis. Shahin annonça qu'elle nous servirait les fruits au salon.

Quand nous arrivions du dehors dans le hall, la cuisine était à droite, le salon à gauche et la salle à manger dans son prolongement, communiquant par une grande baie arrondie. Une autre surprise nous attendait. Alors que nous étions bien calés dans de profonds fauteuils et que je contemplais le tapis sur lequel je me reprochais de marcher, les deux femmes nous apportèrent une immense coupe de fruits à chacun. Cueillis dans les jardins des dieux, leurs parfums comme leurs couleurs s'harmonisaient : gros abricots dorés et marbrés de rainures brunes, tranches de pastèques fondantes, énormes pêches éclatées,

gigantesques oranges en robe, noix grandes et craquantes. J'eus un moment d'inquiétude. Comment chacun pourrait-il consommer tous ces fruits ? Je réfléchis alors au riz et à la viande qui m'avaient paru étonnamment digestes. Le secret de cette cuisine peut-être, moins variée en certaines composantes que celle à laquelle nous étions habitués, était sa facilité à être digérée, sans doute aidée par ces multiples plantes aux vertus connues de tout un peuple et dont la science était transmise d'une génération à l'autre. Cependant, achevant de servir chaque convive, Shahin s'exclama :

« En votre honneur, Mr Julien, nous avons pris bien soin de ne choisir que des fruits de la région qui vous offre un poste. »

J'applaudis, les enfants aussi et finalement tout le monde.

x

Je devais gagner mon université le surlendemain, le jeudi. Il était entendu que les enfants resteraient sous la conduite de ces deux femmes si aimables et de notre ami le temps qu'il me faudrait pour m'installer.

« Ali va rentrer chez lui. Il est marié. Les enfants dormiront ici. Nous n'avons qu'une chambre d'hôte, assez petite. Tu vas donc aller chez notre mère. »

Je remerciai Mohammad. J'expliquai aux petits que, du moment qu'il était décidé de les laisser une semaine ou plus en ces lieux, il valait mieux les habituer à cette séparation par ce premier exercice. L'affaire fut conclue. Le soir, après le repas, Mohammad me conduisit dans la voiture de sa sœur aînée jusqu'à un quartier voisin.

« Ma mère est veuve et vit dans un appartement ; il y aura une particularité qui va t'étonner ; elle se couvrira le visage de son voile quand elle s'adressera à toi et elle tournera le dos ; elle est très gentille et si quelque chose te manque, ne crains pas de le lui signaler ; je viendrai te chercher pour le déjeuner. »

L'appartement était au premier étage. Notre ami avait dû téléphoner à sa mère,